

Zitierhinweis

Duhamelle, Christophe: Rezension über: Barbara Stollberg-Rilinger, Des Kaisers alte Kleider. Verfassungsgeschichte und Symbolsprache des Alten Reiches, München: C.H. Beck, 2008, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2012, 1.2 - Droit et pouvoir, S. 268-270, DOI: 10.15463/rec.1006381139, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

en est la démonstration. Avec l'épouse de Côme I^{er}, se révèle l'étendue des capacités d'une princesse espagnole de haute lignée, dont le rôle fut essentiel sur le plan des acquisitions patrimoniales, des influences culturelles ou de la circulation des usages curiaux, mais également par sa perception des impératifs propres à une dynastie nouvelle.

Enfin, le problème de la spiritualité des souverains est abordé par Robert von Friedeburg à partir d'une étude consacrée à deux princes protestants : le landgrave de Hesse, Philippe, dont la foi luthérienne se comprend mal en dehors de l'idée qu'il se fait de la fonction souveraine, comme le montrent les problèmes de conscience que lui crée la question de la bigamie ; et d'autre part, son petit-fils, Maurice de Hesse-Cassel, un prince qui fit le choix radical du calvinisme dans un contexte politique et religieux de tensions dynastiques l'ayant conduit à l'abdication de 1627. Le parcours dans l'Europe des princes entre XVI^e et XVII^e siècle s'achève assez logiquement sur sa dimension la plus visible avec l'étude des dépenses ostentatoires en cour de Rome par Matthias Oberli. Les investissements des cardinaux-neveux, des princes et des diplomates présents dans la Rome baroque confirment, s'il en était besoin, la dimension hautement spectaculaire de l'ancienne civilisation européenne des cours.

OLIVIER ROUCHON

Barbara Stollberg-Rilinger

Des Kaisers alte Kleider. Verfassungsgeschichte und Symbolsprache des Alten Reiches

Munich, C. H. Beck, 2008, 439 p.

L'ouvrage de Barbara Stollberg-Rilinger s'inscrit dans le renouveau d'intérêt envers les institutions du Saint-Empire de l'époque moderne. Cette tendance de l'historiographie moderniste en Allemagne a permis, depuis trente ans, d'accroître les connaissances sur les institutions impériales et, surtout, de sortir ce qu'il y avait d'impérial dans l'Empire, hors du discrédit ancien dans lequel le tenaient les historiens, accoutumés à voir dans les grands territoires (et singulièrement la Prusse) les seules

incarnations de la modernité. Le renouveau s'est toutefois longtemps maintenu dans les bornes assez traditionnelles de la *Verfassungsgeschichte* (l'histoire institutionnelle au sens juridique et politique du terme). Il a ainsi été appliqué à l'Empire, pour le réhabiliter, des grilles d'analyse assez proches de celles qui avaient servi à le discréditer, en cherchant à y voir une forme particulière d'État-nation qui disposerait de la première Constitution écrite moderne¹.

Le propos de B. Stollberg-Rilinger est d'échapper à ces deux visions – négative et positive – qui, toutes deux, confèrent à l'Empire une cohérence qu'il n'avait pas. Elle veut plutôt reconstruire toute l'étrangeté d'un corps politique qui, y compris pour les contemporains, ne relevait pas d'une seule catégorie d'analyse. Elle choisit une approche – l'histoire culturelle du politique – qui prend au sérieux les rituels comme créations de consensus par la présence des participants, comme actualisations des institutions, et comme mises en représentation, *pars pro toto*, du corps politique. Elle privilégie par conséquent l'étude des « solennités » de l'Empire. Mais cette option n'exclut pas à ses yeux les autres logiques – celles des progrès de l'écrit, du contrat rationnel, du concert des nations et des rapports de force. Elle cherche au contraire, dans l'articulation de ces différentes logiques comme dans le décryptage des grammaires cérémonielles concurrentes, une méthode pour comprendre les contradictions internes de l'Empire ainsi que certaines de ses évolutions.

L'auteure procède ainsi en pistant dans ces « solennités » (diètes, investitures, couronnements) les éléments que la lecture historique allemande élimine généralement pour ne garder que le cœur politique (les arguments et les résultats des délibérations), mais qui pourtant en formaient pour les contemporains une part essentielle : les querelles de rang, la matérialité des cérémonies, les débats sur les procédures – celles par exemple qui ouvrent et closent une rencontre. En montrant à quel point la formalité constitue l'acte politique, en lui attribuant sa signification et sa légitimité, l'auteure se livre à une manière de micro-anthropologie du politique. Elle échappe pour-

tant aux tentations de l'intemporel puisque la structure de l'ouvrage permet de repérer les évolutions, les conflits d'interprétation et les constantes distorsions entre les rituels politiques et le sens (ou le non-sens) que leur attribuent les acteurs et les théoriciens.

B. Stollberg-Rilinger choisit en effet de déployer son approche autour de quatre moments fondateurs de l'histoire de l'Empire moderne : la diète de Worms de 1495 (celle de la « Réforme de l'Empire »), la diète d'Augsbourg de 1530 (qui donne sa première forme juridique à la pluralité des confessions), celle de Ratisbonne de 1653-1654 (chargée de redéfinir l'Empire à la suite des traités de Westphalie et entourée d'une élection et d'un couronnement) et enfin les années 1764-1765 comme indices d'un éclatement spatial et d'un brouillage des rituels d'Empire (couronnement de Joseph II, diète à Ratisbonne, investitures à Vienne). À chaque fois, l'auteure montre que les querelles de rang et de procédure contribuent à intégrer les dissensions nouvelles et permettent aux rituels de continuer, au plan symbolique, à concilier l'inconciliable et à sauvegarder la position de l'empereur. Elle souligne, par exemple, que l'insertion de la diversité confessionnelle dans le corps politique impérial – et donc les débuts de la distinction entre communauté politique et communauté religieuse – passe en partie par une inventivité symbolique. Toutefois, le poids croissant des juristes et des archives restreint la puissance d'actualisation et la marge d'invention que le rituel politique conservait au début de la période, lorsqu'il permettait aux situations ambiguës, aux conflits laissés pendants, de perdurer sans paralyser l'Empire.

Ces quatre études d'étapes relient constamment les observations les plus concrètes à une réflexion sur l'historicité de notions comme celle de la représentation ou celle de la souveraineté. Elles permettent à B. Stollberg-Rilinger de conclure au découplage progressif de deux logiques : celle, d'une part, d'une « culture de la présence » à l'œuvre dans le rituel, alourdie par l'écrit (le protocole aux deux sens du terme) qui fige les querelles d'étiquette en une science opaque du précédent, désincarnée et raidie aussi par la substitution, aux princes, de leurs représentants qui

ne disposent pas de l'autorité pour innover – une évolution dont témoigne la table, dressée, mais déserte, des électeurs au banquet de couronnement de 1764 ; celle, d'autre part, de la souveraineté et du droit des gens auxquels aspirent les princes les plus importants – une culture reposant sur un rapport négocié entre égaux de force différente, et non sur la hiérarchie pyramidale du corps politique impérial. Cette dualité croissante, qui est aussi celle de deux grammaires cérémonielles, rend compte à la fois du maintien pointilleux des « solennités » et du sentiment qui s'installe, au sein de la société des princes et de ceux qui les servent, que ces solennités sont vides de sens. Le rituel devient moins l'actualisation et la reformulation de la norme impériale qu'une tentative pour la vacciner contre le cours des choses. La fin de l'Empire, marquée non par un rituel mais par deux documents écrits, révèle toutes ces contradictions.

Écrit d'une façon aussi limpide que dense, l'ouvrage fait de la complexité de l'Empire moderne non une difficulté à résoudre par qui veut le décrire, mais un objet d'histoire. Il ne l'enferme ni dans une spécificité irréductible (car les catégories mobilisées pour en parler sont autant d'appuis pour un regard comparatif²), ni dans le corset d'une interprétation univoque, ni dans une téléologie de la modernité. On pourrait regretter que la symbolique impériale des grandes cérémonies et de la société princière ne soit pas comparée à celles qui se déploient sur d'autres terrains, et avec d'autres chronologies (cercles d'Empire, suppliques populaires, etc.). C'est là cependant non une critique sur ce volume, mais bien l'espoir d'un autre livre. Tel qu'il est, *Les vieux habits de l'Empereur* constitue un des plus importants ouvrages d'histoire moderne parus en Allemagne lors de ces dernières années.

CHRISTOPHE DUHAMELLE

1 - Sur ces évolutions historiographiques, voir la récente synthèse de Matthias SCHNETTGER, « Von der 'Kleinstaaterei' zum 'komplementären Reichs-Staat': Die Reichsverfassungsgeschichtsschreibung seit dem Zweiten Weltkrieg », in H.-C. KRAUS et T. NICKLAS (dir.), *Geschichte der Politik: alte und neue Wege*, Munich, Oldenbourg, 2007, p. 129-154.

2 - L'ambition comparative a fait l'objet d'une première approche au sein d'une exposition et du volume scientifique qui l'a accompagnée : Barbara STOLLBERG-RILINGER *et al.* (dir.), *Spektakel der Macht. Rituale im alten Europa 800-1800*, Darmstadt, Primus, 2008.

Falk Bretschneider

Gefangene Gesellschaft. Eine Geschichte der Einsperrung in Sachsen im 18. und 19. Jahrhundert

Constance, UVK Verlagsgesellschaft, 2008, XXI-614 p.

Toute étude d'une maison de correction depuis ses origines se situe inévitablement dans l'orbite de la force d'attraction toujours puissante que représente le grand enfermement foucauldien. Falk Bretschneider reconnaît, et c'est une qualité, l'apport des débats historiographiques des années 1970 et 1980, mais il ne laisse pas sa subtile étude locale être débordée par ces débats ou s'y perdre. Sa thèse de 2005 s'intéresse, elle aussi, aux changements de grande échelle et sur le long terme dans la gestion de la « discipline d'État », mais de l'intérieur, c'est-à-dire d'un point de vue avant tout historique plus que philosophique. F. Bretschneider ne se préoccupe pas de trouver des failles dans les théories de Michel Foucault et d'autres, mais davantage de comprendre l'ensemble des dynamiques institutionnelles et des relations qui ont conduit à la transformation de la maison de correction (*Zuchthaus*) du duché de Saxe en prison moderne (*Strafanstalt*) au cours de l'époque moderne. Ce faisant, il offre l'une des analyses dans la longue durée les plus complètes qui soient disponibles sur le sujet.

Après un aperçu de la bibliographie et de la méthodologie du projet, le corps de l'ouvrage se concentre sur quatre phases successives dans le développement de l'institution saxonne : ses origines qui remontent à la fin du XVII^e siècle, entre débats politiques sur la pauvreté et la discipline, son évolution au milieu du XVIII^e siècle en site manufacturier et mercantiliste, sa transformation cahoteuse en prison, et l'accomplissement de cette nouvelle identité au cours du XIX^e siècle. Dans une dernière partie, F. Bretschneider revient sur les

débats intellectuels abordés dans l'introduction et présente d'intéressantes conclusions. Chacune des principales parties du livre comprend une étude statistique des détenus de la maison de correction, un examen des débats politiques et des mesures gouvernementales, ainsi qu'une description de la vie quotidienne entre les murs de l'institution. La densité des descriptions et des analyses est essentielle pour la crédibilité de la thèse directrice de F. Bretschneider, selon laquelle la transformation de l'institution devait bien plus à des dynamiques internes qu'à l'influence d'idées, de débats ou de politiques extérieurs.

Le duché de Saxe commença à mettre en place des centres disciplinaires formalisés relativement tard. Les pénitenciers anglais étaient opérationnels depuis plus d'un siècle et la plupart des autres centres disciplinaires hollandais et allemands étaient déjà bien établis au moment de la fondation de la maison de correction saxonne en 1671. Comme dans la ville impériale de Nuremberg, elle aussi retardataire dans ce domaine (1670), le sujet avait été débattu dans les cercles gouvernementaux depuis des années, mais ce n'est que bien après que le chaos de la guerre de Trente Ans se fut finalement apaisé que les débats finirent par aboutir. Tout d'abord, l'institution était originellement conçue comme un moyen de tirer de la rue les mendiants en bonne santé pour les impliquer dans un travail utile. Sa population était donc composée d'adultes et d'enfants pauvres (en majorité des orphelins). Le modèle économique était celui de la « vie communautaire » (*ganzes Haus*), sous la direction d'un couple marié, avec une forte insistance sur l'apprentissage d'un vrai travail et des pratiques religieuses. Progressivement, les détenus emprisonnés pour offenses morales (comme l'adultère) se firent plus nombreux, ainsi que les personnes âgées et infirmes. Alors que la routine quotidienne du travail et de la prière restait inchangée, la priorité de l'institution porta moins sur la réhabilitation individuelle que sur la punition par le travail forcé. La mission manufacturière de la maison se fit dans le même temps plus prononcée et la notion de foyer partagé devint de plus en plus un anachronisme.

La transformation fondamentale en une prison moderne nous est plus familière, grâce